

# La mort du Beau Richard : [suite]

Autor(en): **Blondeau, Amédée**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **17 (1879)**

Heft 27

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-185273>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

po ne pas être écliaffâ et l'ont du modâ via, dépourents et mou coumeint dâi renailless. Ein saillesseint dâo bou sè sont sauvâ dein 'na maison foranna et coumeint la né étâi quie, qu'on ne vayâi pas on istièrre et que lo teimps ne botsivè pas, l'ont demandâ à s'étâidrè su la patoura à la grandze, iò sè sont couvâi avoué lo cliorâi et cauquiès linsus. Yon dè cliâo gaillâ qu'étâi pe friolet què lè z'autro sè va fourrâ sein derè on mot à l'étrablio iò sè trovâ tant bin que lo matin, quand lè z'autro s'ein alliront, li resta tot solet.

Quand furont à mi-tsemin, sè desiront : mâ iò est B... (que l'est don cé qu'étâi restâ), est-te ein dévânt âo bin ein derrâi? Aofin sè vâo práo retrovâ, allein adé! Arrevâ à Bîre l'étiènt portant on pou ein couson et l'alliront demandâ à sa fenna se l'étâi revegnâi. N'avâi pas onco rabordâ. Ma fâi l'avâi nu tot lo matin; névessâi adé et faillâi portant savâi cein que B... étâi dévenu. Firont lo tor dâi cabarets, vu que B... amâvè gaillâ quartetta; mâ diabe lo pas que lo troviront. Returniront vairè onco on iadzo tsi li et desiront à la fenna : N'est pas question! ne veint reparti contrè St-Livro po lo vouâiti!

— Eh! mè pourrès dzeins, se repond la fenna, que volliâi vo lâi allâ pè cé teimps; l'est binsu catsi dézo la nâi que vo lo volliâi pas vairè; faut mi atteindrè que le sâi fondiâ.

#### La mort du Beau Richard.

##### IV

Le Beau Richard touchait à la minute suprême. Il allait enfin connaître son sort. Aussi tremblait-il comme une feuille d'automne. Ah! ce n'était plus le « Léotard de province, » le gymnaste vainqueur, si hardi et si beau dans son celeton de velours noir! L'apparition de la jeune fille le jeta dans un trouble inexprimable. Il la trouva plus belle sous la douce gravité qui inondait son délicieux visage.

— Mademoiselle, lui dit-il en s'inclinant respectueusement, votre père vous a sans doute instruite du motif qui m'a amené pour la deuxième fois près de lui.

— Mon père vient, en effet, monsieur, de me faire part de vos intentions, et bien que je trouve un peu étrange la nature de cet entretien, je suis prête à vous écouter.

La restriction contenue dans ces quelques paroles faillit faire perdre l'équilibre à l'écuyer amoureux, déjà peu d'aplomb en selle. Un voile passa devant ses yeux. Il crut entrevoir comme sa destinée dans l'abord digne, mais froid, de Mlle Poirier. Il eut cependant la force de murmurer :

— J'ai la hardiesse, mademoiselle, de vous aimer, et celle plus grande encore de vous demander si vous ne me repousserez pas, comme indigne de vous, à cause de...

Il eut une sorte d'étranglement qui lui coupa la parole : La jeune fille lui dit vivement, remarquant son extrême pâleur :

— A cause de quoi, monsieur ?

La voix était douce cette fois et comme suppliante. Il put enfin achever d'une voix basse et triste :

A cause de l'étrange profession que j'exerce.

L'« étrange profession que j'exerce ! » Ces mots furent malheureux. Ils éveillèrent dans l'esprit d'Emmeline les souvenirs du cirque, des clowns, du boniment débité, sur l'estrade, par un jocrisse à queue rouge ; elle revit le papillon tremblant sur le chapeau de ce pître enfariné ; elle songea aux paillettes, au maillot, aux voitures bizarres, de meures nomades des saltimbanques. Et bien qu'elle voulût

répondre à une demande qui, dans le fond, ne la blessait pas, elle éclata d'un rire fou, soutenu, fulgurant, qui foudroya le malheureux jeune homme.

Il n'est pas de femme qui, dans une circonstance grave de sa vie, n'ait ri ainsi tout en pleurant de rage de ne pouvoir arrêter cette convulsion nerveuse. Le malaise du Beau Richard ne peut être exprimé. La cruelle enfant le comprit, et, les larmes du rire se mêlant dans ses yeux aux larmes du regret, elle prononça quelques mots d'excuse.

Mais il était trop tard, le saltimbanque n'espérait plus rien, rien qu'une dernière grâce, qu'il demanda avec un sang-froid qui rendit Mlle Poirier sérieuse, attentive :

— Mademoiselle, dit-il, nous partirons après demain, bien que la foire ne soit pas terminée. Je vous prie de faire trêve à votre deuil et de venir une fois encore voir les exercices de ma troupe, les exercices du Beau Richard, ajouta-t-il avec un sourire amer. Je venais demander beaucoup, je venais demander trop. Je n'espère plus qu'une faveur bien légère. Me la refuserez-vous ?

— Oh! non, monsieur, dit Emmeline, j'irai, j'irai demain.

Le saltimbanque allait se retirer, quand, se ravissant tout à coup, il revint à elle, leva les mains, les rejoignant en faisant le mouvement d'applaudir, et dit d'une voix suppliante :

— Rapportez-moi, mademoiselle, le souvenir du premier jour, et si vous retrouvez l'impression de cette belle soirée, redites encore : « Oh! bravo! bravo! le Beau Richard! »

Cet élan emporta la jeune fille dans un mouvement généreux :

— Oui, oui, cria-t-elle, je le promets !

Et, inconsciente du fait, elle tendit ses deux mains, sur lesquelles le Beau Richard s'inclina, sans oser les toucher ni des doigts, ni des lèvres.

(La fin au prochain numéro.)

**Jeux d'esprit.** Le mot de logogriphe publié dans notre précédent numéro est *zéro*. — La prime est échue à M. G. Pernet, à Winterthur.

Même prime pour l'énigme suivante :

C'est sur la vanité que mon pouvoir se fonde ;  
La beauté me chérit et me cherche en tous lieux.  
Si je n'existait pas, il n'est personne au monde  
Qui pût voir à son gré ce qu'il aime le mieux.

Un étudiant rentrant chez lui à une heure du matin, est arrêté par un homme de mauvaise mine qui lui demande l'heure.

Voyant à qui il a affaire, l'étudiant applique un immense coup de canne sur la tête du voleur en disant :

— Il a sonné une !

L'autre s'enfuit en hurlant, puis brusquement s'arrête et s'écrie :

— Quelle veine que je ne l'aie pas rencontré une heure plus tôt!

Un dentiste avait débuté dans la photographie, d'où certaines réminiscences de son ancien métier.

L'autre jour, au moment d'arracher à une pauvre dame une dent fortement plantée, il s'écrie :

— Maintenant, madame, prenez, je vous prie, un visage souriant!

**Nous rappelons que les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées d'un timbre-poste de 20 centimes.**